

GILBERT SINOUE
LES ARDENTES

GILBERT SINOUE

LES ARDENTES

« Alors, dans le roulis du bateau, au rythme des flots et des gémissements, l'enfant naquit.

Une fille.

Petite chose silencieuse au départ, jusqu'à ce que, d'un coup sec, l'air salé pénètre ses poumons.

Elle est née de la mer. Elle ne m'appartiendra jamais vraiment.

On lui donna le nom de Amal, qui signifie "espoir".

Quelques heures plus tard, le navire entrait dans le port de Beyrouth. Personne à bord ne savait encore que ce nourrisson bercé par les vagues porterait plus tard le nom d'Asmahan, et que sa voix, grave et troublante, ferait vibrer tout un monde.

Il arrive que les océans enfantent des voix que la terre ne peut retenir longtemps. »

Qu'il s'agisse d'Asmahan, chanteuse devenue espionne, de l'admirable Malala, militante pour les droits des femmes, de Horra, souveraine et corsaire redoutée, ou de Shagarat, première femme sultane d'Égypte, Gilbert Sinoué retrace quatorze destins de femmes d'Orient, réelles ou légendaires, avec son prodigieux talent de conteur.

ISBN : 978-2-36812-807-7

21 € Prix TTC France



9 782368 128077

Rayon : Littérature française
Design : © Constance Clavel
Photographie : © Arcangel




CHARLESTON

www.editionscharleston.fr

LES ARDENTES

© Charleston, une marque des éditions Leduc, 2026
76, boulevard Pasteur
75015 Paris – France
www.editionscharleston.fr

ISBN : 978-2-36812-807-7
Maquette : Camille Carlos

Charleston s'engage pour une fabrication écoresponsable !

Amoureux des livres, nous sommes soucieux de l'impact de notre passion et choisissons nos imprimeurs avec la plus grande attention pour que nos ouvrages soient imprimés sur du papier issu de forêts gérées durablement.

Pour suivre notre actualité, rejoignez-nous sur Facebook (Éditions.Charleston), sur Instagram (@editionscharleston) et sur TikTok (@editionscharleston) !

Gilbert Sinoué

LES ARDENTES

Roman



AVERTISSEMENT DE L'AUTEUR

Parmi les portraits proposés dans cet ouvrage, quatre ont fait l'objet, en 2011, d'une première publication aux éditions Pygmalion : « L'Égyptienne », « La Sultane oubliée », « La Véridique », « La Quatrième Pyramide ». J'ai choisi de les reprendre ici après les avoir remaniés, afin d'en proposer une version actualisée et cohérente avec l'ensemble.

L'ÉGYPTIENNE

*Tant qu'une seule femme sera empêchée de vivre librement,
aucune société ne pourra se dire juste.*

Gare du Caire, 6 mars 1923.

LA CHALEUR ÉTAIT ENCORE DOUCE en cette matinée de printemps. Sur le quai, une petite foule était rassemblée. Familles, journalistes, curieux. On attendait le train d'Alexandrie qui ramenait la délégation de femmes égyptiennes qui avait participé à Rome à l'Alliance internationale pour le suffrage des femmes. C'était un événement en soi : jamais auparavant des femmes d'un pays arabe n'avaient siégé comme déléguées officielles dans ce type de congrès international.

Le train s'immobilisa dans un sifflement de vapeur, une femme descendit sur le quai.

Elle s'appelait Hoda Shaarawi.

Quarante-quatre ans, vêtue d'un long manteau de voyage clair, elle marcha vers le groupe, accompagnée de sa fidèle amie et collaboratrice, Ceza Nabarawi, vingt-six ans, puis s'arrêta. D'un mouvement presque cérémoniel, elle retira le niqab qui couvrait son visage.

Son amie Ceza l'imita aussitôt.

Un souffle parcourut l'assemblée, mélange de surprise et d'admiration.

Hoda garda le silence, le regard tranquille, tête haute. Tout était dans cette posture.

Par son geste, elle venait de briser un tabou centenaire.

Dans l'Égypte pharaonique, l'usage du voile était inconnu. Dans la société juive du 1^{er} siècle, les femmes mariées couvraient généralement leurs cheveux en public, signe de pudeur et de respectabilité, parce que, dans le Talmud, le dévoilement de la chevelure d'une femme mariée était considéré comme une atteinte à son honneur. Pendant presque deux millénaires, dans tout le monde chrétien, Orient comme Occident, le foulard sur la tête était la norme pour les femmes à l'église et, souvent, dans la rue.

Après la naissance de l'islam, des versets appelaient aussi les musulmanes à porter le voile.

Et dis aux croyantes de baisser leurs regards, de garder leur chasteté, et de ne montrer de leurs atours (zinatahun) que ce qui en paraît et qu'elles rabattent leur khimâr (foulard) sur leur poitrine (juyûb)¹.

Les femmes portaient déjà un *khimâr*, mais celui-ci laissait le cou et la poitrine partiellement visibles. Il ne masquait pas le visage, nécessaire à l'identification, au commerce, au témoignage. Aucun texte coranique

1. Sourate 24, Al-Nur, verset 31.

n'impose de couvrir le visage ou les mains. Les hadiths¹ authentiques rapportent que les femmes laissaient leur visage découvert pendant le pèlerinage.

La prescription stricte de couvrir *visage et mains* ne devint socialement dominante que du XII^e au XIX^e siècle, puis obligatoire dans la péninsule Arabique sous le wahhabisme.

Ce matin de 1923, sur ce quai de gare, l'Histoire avait donc franchi un seuil. Le simple geste de Hoda Shaarawi allait devenir dans toute l'Égypte, et bientôt dans tout le monde arabe, un acte fondateur du féminisme arabe moderne. Il représentait un véritable défi lancé aux « Années Harem », telles que l'Égyptienne les a surnommées dans ses mémoires².

Harem.

Deux syllabes qui résonnent comme un joli souffle et qui ont entretenu longtemps l'imaginaire des voyageurs occidentaux, des poètes et des écrivains³. Au fil des rimes et des pages, des auteurs ont décrit à coups de clichés de magnifiques palais au bord du Bosphore, des femmes lascives qui, allongées sur des divans fleuris, guettaient le bon vouloir de leur seigneur et maître. Les parfums enivrants, les odalisques élevées un jour au rang de favorite, accédant, pour les plus fortunées d'entre elles, au rang suprême de sultane validé, littéralement « mère du sultan ». Derrière ces lieux communs se cache une autre forme de harem très éloignée de l'image que les poètes s'en faisaient.

1. C'est, avec le Coran, l'une des deux principales sources de la loi et de la spiritualité islamiques.

2. Margot Badran, *The Harem Years, The Memoirs of an Egyptian Feminist*, The Feminist Press, New York, 1986.

3. Le mot signifie littéralement : interdire, sacré, inviolable, protégé. Et, dans son acception usuelle, il désigne l'espace privé réservé aux femmes d'une maison : épouses, mères, sœurs, filles, concubines.

Entre le ^{xix}^e et le ^{xx}^e siècle, en Égypte, comme ailleurs dans de nombreuses villes du Moyen-Orient, la tradition (et non la religion) exigeait que les femmes de la haute bourgeoisie vivent dans des pièces séparées à l'abri des regards masculins, et qu'elles se voilent sitôt dans la rue. Cette division au sein d'une même demeure représentait un symbole de prestige et de fortune, les familles riches étant les seules capables de posséder des maisons assez spacieuses pour appliquer ce mode d'existence. Dans les milieux modestes, le couple n'avait d'autre choix que de partager la même pièce et les femmes ne portaient qu'un simple foulard, parfois orné de piécettes dorées, qui recouvrait partiellement leur chevelure. Jamais leurs traits. Il va de soi que les chanteuses, les danseuses et les marchandes qui allaient de maison en maison jouissaient d'une grande liberté.

Hoda Shaarawi avait croisé l'une d'elles, une poétesse itinérante qui, de temps à autre, venait séjourner dans sa maison et qui n'était pas du tout soumise aux mêmes obligations que ses consœurs.

Mme Khadîja m'impressionnait parce qu'elle avait l'habitude de s'asseoir avec les hommes et de discuter avec eux de sujets littéraires et culturels. Dans le même temps, je remarquais à quel point les femmes incultes tremblaient d'embarras et de crainte lorsque, cachées derrière une tenture, elles avaient à échanger quelques mots avec un homme. À observer Mme Khadîja, j'ai acquis la conviction qu'en se cultivant, les femmes pourraient devenir les égales des hommes, et peut-être même les surpasser¹.

Comme certaines Égyptiennes, Hoda commença à comprendre que les coutumes sociales (et non l'islam)

1. *Harem Years*, *op. cit.*

freinaient leur émancipation et à en débattre en privé. Parallèlement, des hommes (écrivains et intellectuels) s'étaient mis eux aussi à exprimer ouvertement leurs critiques devant une situation qu'ils jugeaient déshonorante pour le sexe féminin. Le jeune avocat copte Morcos Fahmi et sa pièce de théâtre qui fit grand bruit : *Al-mar'a fil-Sharq*, « La femme en Orient », dans laquelle il attribuait le retard culturel du pays au sectarisme dont les femmes étaient victimes. Le juriste Qasim Amin et son ouvrage fondateur *Tahrir al-Mar'a*, « De la libération de la femme », qui appelait expressément son pays à traiter les femmes comme des égales, à leur accorder le droit d'apprendre et d'enseigner. Seules certaines filles de familles aisées recevaient une instruction à domicile centrée sur la lecture du Coran, quelques notions de langue arabe, la couture, la broderie, l'étiquette, les devoirs domestiques et religieux. En revanche, les femmes du peuple ne recevaient généralement aucune instruction formelle. Pourtant, l'Égypte était en avance en comparaison avec d'autres pays arabes grâce aux réformes (*Tanzimat*) édictées par Mohamed Ali Pacha¹ : créations d'écoles primaires et secondaires, école de médecine et de sages-femmes.

Hoda Shaarawi vit le jour le 23 juin 1879, à Minieh, dans une Égypte qui bouillonnait, vibrait et rêvait d'indépendance. Le khédive Tawfiq se trouvait certes à la tête du pays, mais, en réalité, c'étaient les Anglais qui, depuis 1882, contrôlaient l'Égypte, notamment à travers leur présence militaire et l'omniprésence d'un haut-commissaire.

1. 1769-1849. Il gouverna de 1805 à 1848, d'abord en tant que vice-roi de l'Empire ottoman, mais avec une autonomie quasi totale. Il est considéré comme le véritable architecte de l'État égyptien moderne, tant sur le plan militaire et économique qu'éducatif.

Le père de Hoda, Mohammad Sultan Pacha, était un notable de Haute-Égypte, grand propriétaire terrien. Malgré une carrière des plus honorables, il n'avait reçu qu'une éducation primaire, ce qui n'était pas inhabituel à son époque, et il ne parlait que l'arabe. C'est à son père que Hoda devra son attachement à cette langue.

Iqbal, la mère de Hoda, était d'origine circassienne et, au dire de tous, d'une grande beauté. Au moment où les troupes russes déferlaient sur le Caucase, son père avait été tué, et sa mère, Aziza, avait dû se réfugier avec sa fille, Iqbal, et ses deux fils, Ahmed et Youssef, à Istanbul. Lorsque Iqbal eut neuf ans, elle fut confiée à un ami chargé de l'emmener au Caire pour la déposer chez un oncle. Hélas, lorsqu'ils arrivèrent dans la capitale égyptienne, le pacha était en déplacement au Soudan et son épouse refusa catégoriquement de recevoir la fillette, niant un quelconque lien de parenté avec elle. En désespoir de cause, Iqbal avait été conduite auprès d'un autre ami proche, un dénommé Ali Bey Raghib. Cette fois, elle fut accueillie avec bienveillance. C'est au sein de cette famille que Iqbal commença à apprendre l'arabe, elle qui ne s'exprimait que dans sa langue natale, le turc.

Lorsqu'elle eut atteint « l'âge approprié¹ », Ali Bey Raghib se mit en quête d'un mari fortuné pour la jeune Circassienne. L'une de ses connaissances, Mohammad Sultan Pacha, âgé d'environ cinquante-cinq ans, cherchait une seconde épouse. Il était déjà marié à Hasiba, mais depuis qu'ils avaient perdu leur fils unique, elle semblait dans la dépression. Le pacha devait peut-être espérer de ce nouveau mariage un peu de jeunesse et

1. On suppose qu'elle devait être très jeune. Peut-être 14 ou 15 ans. Ce qui était courant à l'époque.

de gaieté. De son union avec Iqbal naîtront Hoda, le 23 juin 1879, et Omar, deux ans plus tard.

Assez rapidement, sans doute par compassion pour Iqbal qui, durant tout ce temps, n'avait cessé de penser à sa mère, Aziza, et à ses frères, Ahmed et Youssef, laissés à Istanbul, Mohammad Sultan décida de les faire rechercher. Miraculeusement, il réussit à découvrir qu'ils vivaient dans le petit port turc de Bandirma, au bord de la mer de Marmara, et il les fit tous venir au Caire.

En arrivant, ils apportaient dans leurs bagages les souvenirs du passé. C'est ainsi que Hoda put découvrir l'histoire de sa famille. Et elle en fut, dit-elle, fascinée.

Propriétaire terrien, grand fermier, Mohammad Sultan Pacha avait joué un rôle majeur dans la politique égyptienne. Après avoir accédé à différents postes honorifiques au sein de l'État, il avait été nommé commissaire du district de Qûlûsna dans la région du delta du Nil, puis gouverneur de la ville de Beni Souef. Son ascension avait été proportionnelle à l'accroissement de sa richesse. À la fin de sa vie, il possédait près de quatre mille cinq cents *feddan*¹ ; une étendue de terres astronomique. Hélas, de nombreuses déceptions politiques l'avaient progressivement miné, et après avoir contracté une maladie incurable, il rendit l'âme à environ soixante ans, lors d'un séjour censé être réparateur dans la ville autrichienne de Graz. Entre-temps, il avait désigné son neveu, Ali Shaarawi, lui aussi grand propriétaire foncier de la région de Minieh, comme tuteur légal de Hoda et de son frère cadet Omar.

Dès lors, les deux enfants furent élevés exclusivement par des femmes : leur mère, Iqbal, et Hasiba (la première épouse de Mohammad Sultan), surnommée

1. Un *feddan* est égal à 4 200 mètres carrés.

Om kabira, la « Grande Mère », parce qu'elle était la plus âgée.

Assez rapidement, la fillette prit conscience de la différence de traitement qui existait entre elle et son frère. Le garçon bénéficiait de toutes les attentions, alors qu'elle était reléguée au second plan. Le jour où elle s'en étonna auprès de Hasiba, celle-ci lui répondit : « C'est simple : toi tu es une fille et lui un garçon. Il est le seul héritier mâle de la famille. C'est sur lui que reposeront toutes les responsabilités, et un jour il se mariera et perpétuera notre descendance. »

La fillette était restée dubitative et reconnut plus tard avoir éprouvé une pointe de jalousie à l'égard de son frère. Un jour, qui sait, se disait-elle, quelqu'un remettrait en cause cet état de fait. Pourquoi un homme devait-il avoir plus de droits qu'une femme ?

Dès qu'elle fut en âge d'apprendre à lire et à écrire, elle entama des études dans le harem familial sous l'œil aiguisé d'un précepteur, Saïd Agha, un eunuque. Un cheikh avait été aussi engagé pour lui enseigner les versets du Coran, alors que des professeurs européens étaient chargés de lui apprendre le français, l'italien, mais aussi la peinture et le piano. En bref, tout ce qu'une jeune fille de l'aristocratie devait savoir.

Un jour, curieuse de tout, elle ne résista pas au plaisir de dérober la clé de la bibliothèque de son défunt père. Chaque fois qu'elle en avait l'occasion, elle s'y réfugiait pour se nourrir de poésie et de littérature. Parmi ces livres, avait-elle croisé certains recueils « interdits » ?

Bien qu'ayant appris à lire le Coran, elle n'avait jamais été autorisée à suivre des cours de langue arabe. Le jour où une institutrice s'était présentée avec un précis de grammaire arabe à la main, son précepteur Saïd Agha avait froncé les sourcils.

— Qu'est-ce que cela ? avait-il demandé.

— Ma jeune élève m’a priée de lui enseigner la grammaire.

— Rempportez donc votre livre, madame ! La jeune dame n’a pas besoin de grammaire, car elle ne deviendra pas juriste !

Hoda vivait la même contradiction qui existait au sein de la société égyptienne. Si, sous certains aspects, la revendication nationaliste s’était développée dans les couches sociales les plus européanisées, avec tout ce que cette « occidentalisation » impliquait de progrès et de libération des mœurs, sous d’autres aspects, la majorité des femmes continuaient d’assumer leur réclusion et le port du voile, pour certaines une manière d’exprimer leur résistance face à l’occupant britannique.

Insensiblement, et malgré son jeune âge, Hoda en arriva rapidement à éprouver une véritable passion pour la culture, estimant que sa vie deviendrait un calvaire si sa soif d’apprendre venait à être réprimée. Au tréfonds d’elle-même, elle avouait détester être une fille, car sa féminité la privait de connaissances.

Quelque temps après la mort de Hasiba, la « Grande Mère », et au lendemain de son treizième anniversaire, Hoda nota une certaine fièvre autour d’elle. On chuchotait, on échangeait des coups d’œil complices. Et puis, des bribes de conversations lui parvinrent un soir. Sa mère, Iqbal, et la tante de celle-ci, Gazzibiya Hanem, s’entretenaient avec flamme :

— Puisque je te dis que la famille du khédive aimerait la marier à l’un de ses garçons !

— Ce serait terrible !

Et Gazzibiya Hanem d’ajouter :

— Je suis d’accord. Pour y échapper, la meilleure solution serait qu’elle épouse son cousin Ali Shaarawi.

— Ali Shaarawi ? Mais quelle horreur ! Un homme qui pourrait être son père ? Il a au moins quarante ans et il a déjà trois enfants !

— Oui. Mais c'est tout de même mieux qu'un inconnu. Si elle épousait un membre de la famille du khédive, tu ne la reverrais jamais. C'est aussi la seule garantie pour que les biens dont elle a hérité de son père ne quittent pas la famille.

Mariée ? À treize ans ? Avec un homme qui avait déjà une épouse !

Hoda n'en croyait pas ses oreilles. C'était impossible !

Lors de ses visites en tant que tuteur des enfants, Ali Shaarawi avait toujours agacé Hoda par son air imposant et sévère et l'indifférence qu'il affichait à son égard, préférant discuter avec Omar.

Et pourtant... C'était bien ce qu'on allait lui imposer. Elle se résigna.

Les invitations pour la noce furent lancées et le mariage célébré en grande pompe. Hoda avait treize ans. Shaarawi, vingt-six de plus. L'hymen fut-il consommé cette nuit-là ? Dans quelles conditions ? Ce mariage forcé lui inspirera-t-il la plupart des thèmes qui alimenteront son combat pour les femmes : l'égalité des sexes, le droit à l'éducation, la condamnation du mariage précoce, l'abrogation de la polygamie ?

Depuis que Bonaparte avait débarqué en 1798, et depuis que le mystère des hiéroglyphes avait été élucidé par Champollion, l'égyptomanie avait envahi la France. Flaubert, Lamartine, Chateaubriand, Nerval, Loti avaient jugé le voyage en Égypte incontournable, mais c'était aussi le cas d'anonymes, d'hommes, d'aventuriers et de femmes. Ces dernières étaient particulièrement bien accueillies dans la haute société cairote.

On trouvait aussi au Caire des conférencières féministes, à l'instar de Marguerite Clément¹ ou Mlle A. Couvreur².

Comme il fallait s'y attendre, Hoda se mit à dépérir dans son nouveau statut d'épouse. L'écart d'âge, le carcan dans lequel on l'avait emprisonnée, la peur de mal faire, l'interdiction de jouer au piano, de sortir, ne fût-ce que pour rendre visite à une amie, l'interrogatoire quasi militaire que son époux lui faisait subir s'il la surprenait en train de discuter avec un membre masculin du personnel, la panique qui s'emparait d'elle au moindre bruit de pas et qui la forçait à se cacher de peur de voir surgir un homme autre que son mari : autant d'éléments qui faisaient de sa vie un cauchemar.

Mais voilà qu'un matin, sa mère débarqua dans sa chambre et lui réclama une enveloppe qu'elle lui avait confiée quelques jours après son mariage.

— Une enveloppe ? s'étonna Hoda.

— Parfaitement. Je t'avais recommandé de la ranger précieusement. J'espère que tu ne l'as pas égarée !

Manifestement, cette histoire d'enveloppe lui était totalement sortie de l'esprit. Elle la retrouva et la remit à sa mère.

— Sais-tu ce que c'est ?

Hoda secoua la tête.

1. Marguerite Clément, parfois confondue ou associée à d'autres figures féminines européennes actives au Caire à la fin du XIX^e siècle, est une personnalité peu documentée dans les sources classiques, mais elle apparaît dans le contexte des réseaux féminins francophones du Caire colonial et cosmopolite, notamment autour d'Eugénie Le Brun.

2. Mlle A. Couvreur faisait partie des premières agrégées françaises (autour des promotions littéraires de 1883-1888) et exerçait comme conférencière au sein de l'Université égyptienne, notamment auprès d'un public féminin – un rôle rare et prestigieux pour l'époque. L'une de ses conférences s'intitulait : « Études de psychologie et de morale féminines ».

— C'est le document que j'ai fait signer à ton mari avant la noce. Il stipulait qu'il n'entreprendrait plus de rapport avec Hasiba, sa première épouse, et resterait monogame. Or, j'ai appris qu'il avait recommencé à la voir dès qu'il en avait l'occasion.

Iqbal conclut sèchement :

— Il n'a plus aucun droit sur toi !

Hoda ne put s'empêcher de pousser un cri de joie. Elle allait pouvoir rentrer chez elle. Libre enfin !

Quinze mois à peine s'étaient écoulés depuis le jour de son mariage...

Forte du contrat que sa mère était parvenue à imposer à Ali Shaarawi, elle put se séparer (physiquement, mais pas juridiquement) de son mari et acquérir un début d'autonomie. Elle retourna vivre auprès de sa mère et d'Omar, son frère, et reprit des cours de français avec une certaine Mme Richard, la veuve d'un hydraulicien qui avait travaillé aux côtés de Ferdinand de Lesseps sur le creusement du canal de Suez. Ce fut cette femme particulièrement savante qui transmit à Hoda sa passion pour la littérature française.

Au cours des sept années qui suivirent sa séparation, alors qu'elle passait de l'enfance à l'âge adulte, Hoda commença à fréquenter des amies et... à fumer des cigarettes. Parmi elles, il y avait Adila al-Nabarawi, une femme sensible et raffinée, férue de théâtre, parlant parfaitement le français. Adila était mariée à son cousin, Sobhi al-Nabarawi, joueur invétéré. Ne pouvant pas avoir d'enfants, Adila avait adopté une fillette de trois ans prénommée Zainab Murad, la fille d'une cousine. L'enfant fut surnommée Saiza, orthographié à la française, Ceza. Elle deviendra, malgré leur écart d'âge, l'une des plus proches collaboratrices de Hoda – celle que nous trouvons à ses côtés lorsqu'elle débarque de Rome en 1923.

C'est grâce à Adila al-Nabarawi que Hoda commença à fréquenter l'Opéra, mais toujours dissimulée dans des loges réservées aux femmes où elles pouvaient assister au spectacle sans être vues. Elle fit des excursions en bateau sur le Nil et noua de profonds liens d'amitié avec Eugénie Le Brun¹, qui avait coutume d'organiser tous les dimanches des salons où se réunissait tout ce que Le Caire comptait d'intellectuelles, et au cours desquels les sujets les plus divers étaient débattus en toute liberté. Hoda devint rapidement l'une des visiteuses les plus assidues.

Un cercle composé d'étrangers et d'Égyptiens se retrouvait aussi régulièrement sur la *dahabeya*, l'embarcation fluviale acquise par le frère de Hoda. On y croisait Eugénie née Le Brun, dont le mari, Hussein Rouchdi, était un Égyptien lettré ; Mustapha Kamil, l'une des figures majeures du nationalisme égyptien ; Juliette Adam, écrivaine, féministe et figure politique française majeure du XIX^e siècle ; l'écrivain Pierre Loti, et bien d'autres.

Hélas, en 1901, alors que Hoda vivait séparée de son mari depuis sept ans, les portes de la prison allaient se refermer à nouveau sur elle : des amis d'Ali Shaarawi firent pression sur elle afin qu'elle réintègre immédiatement le domicile conjugal. Parmi les plus insistants, on trouvait Zubair Pacha, un ami de longue date de son père, qui lui fit comprendre que son comportement n'était « pas digne d'une fille de Sultan Pacha ». Il insinua même assez grossièrement qu'elle avait peut-être quelqu'un d'autre dans sa vie, ce qui mit Hoda hors

1. Eugénie Le Brun, parfois nommée Madame Le Brun, est une figure peu connue mais importante du féminisme égyptien du tournant du XX^e siècle. Née en France au XIX^e siècle (sa date exacte de naissance est incertaine, probablement vers les années 1860-1870), elle décéda au Caire en 1908.

d'elle, répliquant que si son père avait été en vie, personne n'aurait osé lui parler comme Zubair le faisait.

— Sais-tu que, selon la loi, ton mari peut te contraindre à revenir vivre avec lui ?

— Pour quelle raison ? Il n'est pas dans la solitude que je sache ? N'a-t-il pas une femme à ses côtés ? Des enfants ?

Un autre ami, Cheikh al-Laithi, essaya à son tour de la faire plier. Mais, contre toute attente, la plus grande pression vint de son propre frère. Omar était fiancé depuis deux ans et la date de son mariage n'était toujours pas fixée. Un jour que Hoda lui avait fait part de son agacement, il expliqua :

— Tant que tu ne seras pas revenue auprès de ton mari, mon mariage est impossible. Tu sais bien que c'est la tradition qui l'exige. Le garçon de la famille n'a pas le droit de convoler avant que toutes ses sœurs – et tu es la seule – ne se soient mariées.

Hoda avait alors vingt-deux ans. À ses yeux, les propos de son frère ressemblaient à une forme de chantage auquel elle refusa de se plier. Et puis, surtout, elle s'abritait derrière les conditions contractuelles que sa mère avait imposées à Ali Shaarawi, selon lesquelles il était tenu de rester monogame. Hoda était convaincue qu'il ne se séparerait jamais de sa première femme et des enfants qu'elle lui avait donnés. Pourtant, elle se trompait. À sa grande surprise, Ali se soumit à toutes les conditions.

Hoda n'avait plus d'autre choix que de réintégrer le domicile conjugal.

Pour cette occasion, Ali Shaarawi fit construire un hôtel particulier situé rue Qasr al-Nil, au cœur de la capitale, non loin du musée. Par ailleurs, comme il savait que Hoda aimait beaucoup se rendre à Minieh, il y érigea pour elle une résidence secondaire.

Dès lors, elle rentra dans le rang, redevint une épouse conforme à la tradition, et donna naissance à une fille, Bassna, et un garçon, Mohammad. Elle se consacra entièrement à leur éducation, et ce ne fut que lorsqu'ils eurent une dizaine d'années qu'elle entreprit de voyager, d'abord en compagnie de sa mère, avec qui elle alla passer des vacances d'été en Turquie, ensuite avec son mari, qui l'emmena à Paris.

Dans la capitale française, elle habita un hôtel près des Champs-Élysées, sans doute l'Élysée Palace, admira l'élégance des femmes qu'elle ne tarda pas à imiter. Elle tomba littéralement amoureuse de la Ville Lumière, des monuments, des rues, de chaque quartier. Elle se sentait en accord profond avec cette culture qu'elle avait approchée si souvent au cours de ses lectures et qu'elle pouvait maintenant « voir » et « sentir », malgré l'odeur de l'absinthe, l'absence de courtoisie des Parisiens, des chauffeurs de taxi, et la froideur des vendeuses.

De retour dans sa maison du Caire, elle fut habitée par le vibrant désir de transformer la condition des femmes, mêlé à des sentiments nationalistes. Cette pensée se concrétisa un matin alors qu'elle était conviée au palais par la princesse Aïn al-Hayat Ahmad, petite fille de Mohamed Ali. La réception était donnée en l'honneur de lady Cromer, qui venait de fonder un dispensaire et tenait à remercier celles qui, grâce à leur don, avaient aidé à sa création.

Hoda déclina poliment l'invitation. Intriguée, Aïn al-Hayat la convoqua quelques jours plus tard pour lui en demander la raison. Hoda lui confia alors qu'elle ne pouvait en aucun cas soutenir l'initiative de cette dame, si généreuse fût-elle, étant donné qu'elle était l'épouse de lord Cromer, un odieux personnage qui, depuis près de vingt-cinq ans, gouvernait le pays d'une main de fer,

convaincu de la « supériorité morale et intellectuelle des Britanniques et de leur mission civilisatrice ».

— Ce serait plutôt à nous, les Égyptiennes, de concevoir de tels projets, et non les étrangères, fit observer Hoda. Il est de notre devoir d'être à la tête des œuvres caritatives en Égypte.

Manifestement, la réaction de Hoda dut séduire la princesse qui non seulement l'approuva, mais l'encouragea à créer, avec son aide, l'institution qu'elle jugerait utile. La première réunion du comité fondateur pour discuter du projet se tint dans le palais de la princesse. Une Française, Mme Fouquet, mit son expérience administrative et pratique au service du groupe. Chacune des femmes présentes ce jour-là s'engagea à verser une contribution annuelle de cinquante livres égyptiennes, tandis que la princesse Amina, veuve du khédivé Tawfiq et mère du khédivé Abbas Hilmi, promettait cent vingt livres. Le khédivé Abbas Hilmi et son épouse s'impliquèrent de même.

C'est ainsi que fut fondé un centre de soins auquel on joignit une école de puériculture dédiée aux femmes de condition modeste, sans distinction religieuse.

Parallèlement, Hoda ouvrit une antenne du Mabarrat Mohamed Ali¹ au Fayoum.

Situé à une centaine de kilomètres du Caire, le Fayoum était à la fois un grenier agricole prospère grâce à une irrigation antique remarquable, et une zone marquée par des inégalités sociales profondes et une pauvreté rurale

1. Le Mabarrat était une institution caritative qui avait été créée sous le patronage de la famille royale égyptienne avec pour mission d'offrir des soins médicaux gratuits aux plus démunis et d'éduquer les filles, à travers des programmes d'enseignement. Cette institution pionnière de la philanthropie moderne en Égypte jouera un rôle discret mais fondamental dans l'émergence du mouvement féministe égyptien.

persistante. Lorsqu'elle y travaillait, Hoda adoptait la tenue des paysannes. L'une de ses premières démarches fut de revendiquer le droit pour les femmes de prier dans les mosquées en même temps que les hommes, ainsi qu'elles le faisaient dans les premiers temps de l'islam, et de leur transmettre au moins une éducation primaire. Elle attira aussi l'attention des autorités sur la nécessité de créer des cliniques et des écoles, soutenant l'idée que la polygamie devait être strictement contrôlée et que le divorce ne devait pas être reconnu sans l'accord mutuel du mari et de la femme.

Inspirée par l'expérience encourageante des conférences et le succès du dispensaire, Hoda créa une deuxième association qui rassemblait des Égyptiennes partageant les mêmes idées. C'est ainsi que *Al-Etihad al-Nisa'i al-Tahdhibi*, « L'Association intellectuelle des femmes égyptiennes », a vu le jour en avril 1914 lors d'une réunion à son domicile de la rue Qasr al-Nil. C'est à ce moment que le mouvement féministe en Égypte commença véritablement à prendre forme.

À la veille de la Première Guerre mondiale, la nièce de Hoda mourut brusquement. Terriblement choqué, Mohammad, le fils de Hoda alors âgé de quatorze ans, sombra dans la dépression. Appelés à son chevet, les médecins égyptiens recommandèrent d'emmener le garçon à la montagne. Hoda et son époux optèrent pour la France, Vittel très précisément. Avant de se rendre dans la station thermale, l'Égyptienne prit le temps d'assister à une réunion de femmes pacifistes qui réclamaient le droit de vote. Elle y retrouva l'une de ses fidèles amies, Marguerite Clément, mais fit aussi la connaissance de nouvelles personnalités féministes, telles qu'Avril de Sainte-Croix.

Son fils ayant recouvré la santé, Hoda rentra en Égypte. Mais lorsqu'ils arrivèrent à Alexandrie, ce fut

pour apprendre que Iqbal, la mère de Hoda, venait de décéder. Le choc fut terrible.

La période de deuil achevée, Hoda reprit son combat et s'attela à la question du développement intellectuel des femmes des classes supérieures. Paradoxalement, l'accès à la culture et à l'éducation leur était plus difficile qu'à leurs consœurs des classes moyennes, lesquelles, moins soumises aux obligations de réclusion statutaire, commençaient à fréquenter les premières écoles pour filles, devenaient institutrices, et aspiraient à entrer à l'université.

Hoda invita son amie Marguerite Clément à revenir en Égypte pour y donner une nouvelle série de conférences. Afin de répondre à ceux qui justifiaient l'absence d'autonomie des femmes en invoquant comme prétexte la loi islamique, la Française, encouragée par Hoda, s'efforça d'expliquer que c'était précisément *dans l'islam* que se trouvait la source des droits des femmes.

Vers l'été 1918, la guerre semblait sur le point de se terminer. L'Égypte était devenue officiellement un protectorat britannique quatre ans plus tôt. Hoda avait perdu son frère bien-aimé. Et tous les esprits étaient obsédés par une seule idée : obtenir l'indépendance du pays. Dès lors, l'attention de Hoda se tourna plus vers la politique que les activités sociales et caritatives qui, jusque-là, l'avaient occupée. À ses yeux, la question nationale était devenue prioritaire.

L'Égypte vivait toujours sous la loi martiale et toute activité politique était strictement interdite. En septembre, Ali Shaarawi, l'époux de Hoda, qui s'impliquait beaucoup politiquement, lui confia qu'une réunion secrète allait se tenir dans la maison de campagne de Saad Zaghloul, l'ancien ministre de l'Éducation et de la Justice.

En invitant Hoda à participer à cette réunion secrète, et quel que fût le gouffre affectif qui les séparait tous les deux, Ali Shaarawi exprimait la volonté d'associer son épouse à son combat politique. Hoda se trouva d'autant plus impliquée que Zaghloul défendait de nombreux thèmes qu'elle chérissait : organisation de partis politiques avec le développement d'un système électoral, appel à des débats publics, volonté d'établir une citoyenneté à l'intérieur d'un État séculier. Dans cette pensée, les femmes occupaient une place majeure : celle de compagnes que l'on ne cache plus derrière les murs d'un harem, mais que l'on montre publiquement, comme le fit Zaghloul avec Safia, son épouse, surnommée *Omm al-Missryine*, « mère des Égyptiens ».

Au cours de cette réunion, il fut décidé qu'une délégation égyptienne, le Wafd¹, se rendrait auprès de sir Reginald Wingate, le haut-commissaire britannique, aussitôt que l'armistice serait signé. Les « wafdistes », comme on les appela bientôt, estimaient que l'Égypte était prête pour l'indépendance et que, lorsqu'ils présenteraient leurs arguments, les Britanniques n'auraient d'autre choix que de retirer leurs forces militaires. Ils se trompaient.

Deux jours après la signature de l'armistice, le 13 novembre 1918, comme prévu, les délégués se présentèrent devant Wingate et, sans détour, exposèrent leurs revendications. En vain. En désespoir de cause, Zaghloul demanda l'autorisation de se rendre à la prochaine conférence pour la paix afin de faire entendre la voix du Wafd. Nouveau refus du haut-commissaire qui, confronté à la recrudescence des émeutes, décida le 8 mars 1919 d'exiler purement et simplement le

1. Terme arabe qui signifie « délégation ».